ÉRIC SEEBERGER

114

1. La Prophétie des faucons noirs

Éditions Maïa

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

… …

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 979-1-04250-441-0
Dépôt légal : juin 2024

AVERTISSEMENT

Avant toute chose, je me dois d'être complètement honnête envers les lecteurs de ce roman qui doivent savoir que ce n'est pas moi qui l'ai écrit.

En effet, si j'ai bien commencé cet ouvrage et eu l'idée des thèmes abordés, ces derniers me tenant à cœur, les issues, l'épilogue et surtout la trame, le fil conducteur de cette histoire ont été entièrement décidés et écrits par mes personnages tout au long de l'écriture. Ce sont ces derniers qui ont su imposer leur force, leur présence ou précipiter leur départ.

L'écriture d'un premier roman est une expérience éprouvante, captivante et même envoûtante. Je me suis retrouvé complètement habité par mes personnages et leurs histoires ; émotionnellement impliqué car ils vibraient en moi continuellement, sans relâche, jours ouvrés ou fériés, nuits et weekends, vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Personnellement, si ma profession d'origine m'impose des cadres, des contraintes, une rigueur, j'ai souhaité ici laisser courir mon imaginaire en me laissant guider le plus naturellement du monde par cette histoire et ses acteurs, tout en respectant le fil qui s'insinuait naturellement avec fluidité.

Si j'avoue avoir eu au départ quelque idée d'une fin probable, d'un épilogue décidé pour cette histoire, tout a rapidement été balayé durant le cours de cette écriture, faute à cette aventure, l'histoire se réinventant elle-même.

Je me suis réellement mis dans la peau de mes personnages, émotionnellement s'entend, j'ai tenté de comprendre sans dédouaner, ni excuser certains de leurs fonctionnements, pathologies ou traits, même parmi les plus abjectes,

afin de mieux vous les faire ressentir pour que vous puissiez les apprécier, les admirer, les plaindre, les détester ou les haïr.

Cet exercice est particulièrement intense, mais nécessaire pour coller au plus près d'une certaine cohérence.

La fiction est souvent dépassée par des événements réels, c'est pourquoi je n'ai pas hésité, ici, à forcer souvent le trait, et aller au-delà du concevable dans certaines aventures.

1. LES MURMURES DES MOURANTS

Samedi 6 juillet 2030, une chaleur étouffante s'était abattue sur Paris depuis trois semaines et celle-ci ne faiblissait toujours pas en ce début de soirée.

La rue était calme, on pouvait assister au ballet incessant des véhicules devenus muets avec leur moteur électrique sous le capot. Un rare et très léger souffle d'air chaud venait caresser les visages des badauds qui s'affairaient, apportant une sensation de fraîcheur devenue si rare.

Il était 19 heures et Cédric Le Kêr avait décidé d'aller s'installer à sa terrasse de café favorite, boire un Perrier en bas de chez lui, avenue des Ternes, tout proche de la place du même nom, dans le XVIIe arrondissement pour attendre sa femme Juliette qui finissait de se préparer avant de le rejoindre avec leurs deux enfants ; ils étaient attendus chez des amis à Plaisir dans les Yvelines.

Ils ne devaient d'ailleurs pas tarder à le rejoindre au café afin de partir tous ensemble.

Cédric un jeune sexagénaire de soixante-deux ans avait rencontré Juliette de quatorze ans sa cadette, il y a dix-huit ans et eurent deux enfants, un garçon et une fille ; à l'époque des faits, Axel avait quatorze ans et Anaïs dix-sept ans.

Du haut de ses un mètre quatre-vingt-quatre, il avait fière allure avec ses épaules larges, le port de tête droit, des cheveux et une barbe poivre et sel, quoique plus sel que poivre.

Les traits du visage buriné par la mer et façonné par le temps, toujours « pulpeux », mais viril ; les yeux gris-bleu perçants, le regard intense quoique doux, mais son sourire franc

était son arme fatale, celle qui lui permettait d'asseoir son indéniable pouvoir de séduction sur ses clients, actionnaires, salariés et autres partenaires.

Son assurance était perceptible pour ne pas dire, transpirante. Cédric faisait partie de ces rares personnes qui prenaient la lumière, lorsqu'ils entraient dans une pièce, attirant les regards, captant l'attention et captivant leur auditoire, bien que son physique ne fut pas celui d'un apollon.

Cédric respirait l'atmosphère calme et relaxante de la place, il aimait son quartier, vivant mais tranquille, et se demandait comment on avait pu faire durant des siècles à vivre au bruit des moteurs si bruyants, alimentés par l'énergie fossile.

Depuis, l'arrêt municipal promulgué en 2028 en raison d'une pollution devenue létale, seuls les véhicules électriques avaient l'autorisation de rouler dans Paris ; les pollutions atmosphériques ou acoustiques s'étaient ainsi rapidement dissipées et n'étaient désormais plus qu'un lointain souvenir.

Tout semblait zen et reposant, le calme se rajoutant au calme, les gens sur les terrasses et dans la rue parlaient naturellement tout bas, afin de ne pas se sentir écoutés ; Cédric en raison de son âge et de son vécu s'émerveilla de cette métamorphose qu'il n'aurait jamais crue possible.

Il savoura cet instant, la vie tout simplement, cette douceur de vivre à la française.

Le garçon de café qu'il connaissait bien s'approcha de lui :

— Eh, bonjour Cédric, qu'est-ce que je vous sers ?

— Bonjour Julian, pour moi ce sera juste un Perrier tranche pour ce soir ! J'attends « le gouvernement » et mes enfants !

S'ensuit une petite discussion sur le mercato du PSG et de l'OM… « Le gouvernement », c'était le petit surnom donné à Juliette. Il l'aimait tellement, cette femme qu'il avait mis tant d'années à trouver, mais les choses s'étaient compliquées ces derniers mois, Juliette ayant l'impression de vivre avec un fantôme en raison de ses absences nombreuses liées à ses obligations professionnelles. Le couple semblait même au bord de la rupture, bien qu'ils fussent toujours aussi éperdument amoureux l'un de l'autre.

Il observait l'avenue, la place, et les amoureux qui passaient juste devant sa table.

Le temps passait, et Cédric jura tout haut :

— Nom de Dieu, mais qu'est-ce qu'elle fout ! On va encore être en retard !

Il connaissait sa femme, le temps qu'il lui fallait pour se préparer et c'était systématiquement très long !

Par expérience, Cédric ne relevait plus ses retards pour éviter les discussions tendues dans la voiture, il savait que ça ne rimerait à rien, si ce n'était pourrir l'ambiance, une fois de plus, avant la soirée.

Or, il se faisait une joie de retrouver leurs amis, leurs sorties agissant comme un sas de décompression, d'autant qu'ils devaient repartir le lendemain pour le Morbihan, chez eux, dans leur résidence secondaire sur les hauteurs du port de Saint-Goustan. Il connaissait le programme, une virée à *l'Ailleurs café*, le café librairie d'Auray, pour récupérer quelques bouquins à lire le soir durant ses vacances, avant de partir à bord de leur bateau sur l'île aux moines. Il aimait leur vie là-bas, les balades, le bateau, les escales dans les petites îles du golfe, les moments de convivialité partagés en famille, entre amis, en mer ou dans leur maison.

Il se mettait à rêvasser à ses vacances qui démarraient, ses projets, ses sociétés. Il observait les cafés avoisinants, les bistrots bondés, les gens au-dehors avec leur cigarette et leur verre à la main, parler et rire.

Cette vie parisienne, semblable à celle de province dans ce côté festif bien français.

Un détail, toutefois, attira l'œil de Cédric quand il vit une demi-douzaine d'hommes barbus s'approcher, tous vêtus de vestes longues en plein été, marchant, souriants d'un pas décidé à équidistance les uns des autres, de part et d'autre de l'avenue, les uns arrivant par la place des Ternes, les autres par l'opposé.

Un pressentiment l'envahit soudainement, il savait qu'il devrait être prompt et alerte.

Il les observa de loin, quand tout à coup, en l'espace de quelques secondes ils se retrouvèrent à une vingtaine de

mètres de sa table et sortirent leurs pistolets mitrailleurs – des Ceska Zbrojovka Scorpion VZ – 61 tchèques –, calibre 7,65 mm, avec une portée limitée à quatre-vingts mètres. Ces armes très fiables, et très précises de surcroît, étaient faciles à dissimuler avec leur longueur de 27 cm, une fois la crosse repliée.

Sans réfléchir, Cédric se jeta au sol, s'ensuivit des rafales de tirs, quelques grenades furent tirées à l'intérieur de l'établissement, puis tout s'enchaîna, des corps lui tombèrent dessus, il entendit des cris, des hurlements d'horreurs et de douleurs, des fracas de verres se mêlant aux bruits métalliques. Il sentit le souffle chaud de l'homme qui gisait contre lui, là, sur cette terrasse bondée à cette heure de la journée en cette saison ; puis, d'autres corps tombèrent encore s'enchevêtrant dans ceux déjà agonisant au sol, baignant dans des mares rougeâtres.

Les tirs s'arrêtaient pour repartir de plus belle, et une attente interminable commença pour ceux qui étaient toujours vivants.

Cédric sentit le poids de son voisin de table sur lui, un colosse de cent dix kilos environs, il vit les blessures de l'homme à l'abdomen, quatre ou cinq, puis une à la poitrine, il éprouva une « synalgie » – forme de synesthésie dans le transfert de la douleur – à l'emplacement exact des lésions de son compagnon d'infortune ; en effet, il souffrait tout comme lui, dans les mêmes parties du corps, ressentant les impacts et sa douleur sans avoir été touché par le moindre projectile.

Il entendait les gémissements des personnes au sol, leur souffrance, leurs pleurs, mais également leur peur. Oui, cette peur palpable, il l'entendait !

En face, les tireurs se tenaient droits sur leurs jambes et tiraient sans relâche, sourire aux lèvres, ils se faisaient dos, deux à deux. Trois d'entre eux tiraient sur le trottoir et les terrasses opposés, tandis que trois autres hommes faisaient face au côté où se tenaient Cédric et ses voisins d'infortune.

Les tirs étaient cadencés, les balles, explosant les vitres, les miroirs, trouant les tables ou les carrosseries des voitures et tuant inexorablement, toujours et encore.

Nordine Benshala avait été recruté et formé quatorze jours plus tôt pour cette journée de massacre ; il n'avait pas eu le temps de gamberger et observait avec délectation, le spectacle ahurissant qui l'excitait derrière son arme qu'il rechargeait inlassablement avec calme et dextérité.

Comme ses comparses, il clamait des « Allah ou Akbar », en voyant tomber ses cibles aux visages grimaçants, les unes après les autres ; le sang de ses victimes le nourrissant de son insatiable faim de massacre.

Il s'imaginait devant ses jeux vidéo, tandis que les corps « frétillaient » sous ses balles.

Il pensait au « ballet » qu'il offrait grâce au live diffusé sur les réseaux sociaux et avait maintenant la quasi-certitude qu'il resterait un héros éternel pour ses camarades, ses proches et plus généralement tous ceux qui partageaient son idéologie mortifère.

Tout à coup, le visage d'une enfant qui était âgée entre six et huit ans, assise sur le corps de sa mère, lui fit face, elle pleurait et le fixait, incrédule, épouvantée devant ce spectacle.

Il n'hésita pas une seconde et fit feu sauvagement, d'une rafale de balles ! Le corps fut projeté en arrière et Cédric assista à la scène, impuissant !

L'enfant succomba sur le coup dans un trépas instantané.

Son bourreau eut un moment d'égarement, un instant d'humanité devant le corps inerte et le visage de sa jeune victime totalement défiguré par les balles, il hésita une fraction de seconde, regarda ses collègues qui continuaient à « kalacher » ; c'est alors qu'un de ses comparses lui jeta un bref regard lui faisant signe de tirer, et il repartit de plus belle.

Une jeune femme au sol leva son bras gauche – l'autre étant « occupé » à juguler le saignement de ses plaies au niveau de l'abdomen –, comme pour l'implorer, mais son geste fut vain, elle dut subir le même sort que la petite fille juste avant elle.

Tout en tirant, Nordine pensait : *Le paradis m'attend, on m'a tout expliqué, ma rédemption, ma récompense dans l'autre vie, mes soixante-douze vierges à déflorer qui m'attendent, ces magnifiques houris – de splendides et merveilleuses femmes –,*

aux yeux noirs ! ; il y croyait ! C'était écrit dans la sourate « El Waqi'a » ! Pour ce faire, il devait servir son dieu ; c'est pourquoi, il était sans pitié, il devait faire payer les « mécréants » !

C'était la condition de son rachat, la clé de sa délivrance, son ultime intervention sacrificielle. Il en était convaincu !

Cédric ne bougeait pas, le sang épais de son voisin blessé coulait à flots sur lui, il sentit toutes les odeurs distinctement, celle du sang d'abord, qui lui coulait sur le visage, puis sur les lèvres, puis une odeur métallique dont il percevait le goût ferrique, qui le ramena à ses études il y a plus de quarante ans en cours de fraisage, l'odeur du métal façonné par les outils ; ainsi, il fut transporté un bref instant dans les réminiscences d'un passé lointain.

Il pensa à ses enfants et sa femme qu'il ne reverrait sans doute plus jamais.

L'homme à ses côtés lui murmura des choses à l'oreille, mais les tirs et les explosions de grenades l'empêchèrent de tout entendre distinctement ; il n'entendit que la fin, l'essentiel :

— … dites à ma famille que je les aime !

Cédric acquiesça par un clignement des yeux, l'homme était jeune, dans la trentaine ; il pouvait sentir son haleine, mais aussi ressentir son souffle lui caresser le cou.

Il entendit des murmures tout autour de lui, à tel point qu'il ne savait plus s'ils émanaient de personnes ou de rêves.

Ces murmures accompagnaient la mort, ils avaient leur son propre, leur musique, comme une complainte, mais aussi une odeur ; il percevait celle du métal fumant, mêlée aux exhalations de poils et de chairs brûlés par la pénétration des balles dans la peau.

Il se dit en lui-même : *C'est donc ça l'odeur de la mort ?*

Les bourreaux continuaient leurs séquences de tirs inlassablement, remplaçant leurs chargeurs vidés par intervalles réguliers, comme des métronomes.

Les victimes encore conscientes étaient elles aussi à l'affût du moindre bruit, cliquetis ou silence, qui ajoutait à l'angoisse prégnante, imperturbablement pesante et suffocante.